

44 MERCURE DE FRANCE.

Zoïles abhorrés , infâmes Arétins.

Non , les muses jamais ne furent vos complices ;

Vos Apollons c'étoient vos vices ;

Toujours les vrais talens ont uni les humains.

Paroissez , pompeux sanctuaires * ,

Où sur des bords heureux , par des nœuds solen-
nels ,

Tous les arts rassemblés loin des regards vul-
gaires ,

Unissent noblement l'élite des mortels.

C'est peu de nous offrir les Gallus , les Catulles ,

Les Pindares & les Tibulles ,

Renaissans aujourd'hui pour orner nos climats.

Aux yeux de l'univers que vos archives s'ouvrent ;

Que tous les âges y découvrent

Les sujets confondus avec les potentats *.

Tyrans , liguez-vous tous ensemble ,

Et pour briser les nœuds qui forment les talens ;

Transportez les mortels que leur charme ras-
semble ,

En des climats glacés , en des deserts brûlans.

Vains efforts ! l'amitié volera sur leurs traces.

Dans l'exil & dans les disgraces ,

* Les Académies.

* Le Kzar Pierre , membre de l'académie des
Sciences.

Jamais par le destin ils ne seront vaincus;
 A ses lâches fureurs que Clodius se livre!
 Rome verra soudain revivre
 Oreste en Cicéron, Pilade en Atticus.

Un horrible bruit m'épouvante.
 O ! combien de guerriers sur la poussière épars ;
 Victimes des fureurs de la Parque sanglante ,
 Expirent sous les pieds de Bellone & de Mars:
 Viens , muse , ose braver la terreur & les armes.
 Sur l'Hidaspe , au sein des alarmes ,
 Vois les talens vainqueurs honorer les vertus ;
 Et le front couronné des palmes les plus belles ,
 L'heureux triomphateur d'Arbelles
 Chercher , combattre , vaincre & respecter Porus ;

Muse , reviens dans ma patrie ,
 Contemple des objets plus chers & plus flatteurs.
 Vois la science utile & le brillant génie ,
 Dans le palais des Rois unis par les honneurs.
 Les habitans des bords du Danube & de l'Ebre
 Viennent dans ce temple célèbre
 Qu'Armand fit élever à la gloire des lys ;
 Et nouveaux citoyens , par des travaux insignes ;
 Donnent des spectacles bien dignes
 Du siècle fortuné d'Auguste & de Louis.

O toi , qui sur les pas d'Horace
 Signalant les efforts de tes fameux talens ;

46 MERCURE DE FRANCE.

Au Lycée , au portique , à la cour , au parnasse ;
LA HARPE a su former les nœuds les plus brillans ;
Tes veilles t'ont couvert d'une immortelle gloire.

Ton nom au temple de mémoire
Est à jamais vainqueur de l'envie & du tems ;
C'est un sort peu commun dans le siècle où nous
sommes ;

Mais c'est le sort de ces grands hommes ,
A qui ma jeune muse a consacré ses chants.

*Par M. Gaspard de Pagès , avocat au
parlement de Navarre , à Plaisance
en Armagnac.*

*ÉPITRE envoyée de St Domingue , à
ma belle-mère ;*

Des eaux de Banique , 7 Janvier 1772.*

ENFANT de la tristesse & de l'oïveté,
Ennui , pesant ennui ! de tes sombres nuages
Pourquoi couvrir les bords de ce nouveau Léthé ?

* La ville de Banique ou Banica appartient aux Espagnols ; à deux ou trois lieues de cette ville sont les eaux minérales que l'on appelle eaux de Banique. Christophe Colomb les prit lorsqu'il fut atteint du mal américain si commun aujourd'hui dans toutes les parties du monde.

C'est assez que privés des dons de la santé,
La douleur de ses traits flétrissant nos visages,
De nos foyers, nous chasse en ces antres sauvages !

Dans leurs palais brillans poursuis les demi-dieux !

Triomphe des rois même & des amans heureux !
Redoutable tyran, ce sont-là tes conquêtes.
Pour nous, humbles vaincus, que t'importent nos têtes ?

Mais ces funèbres lieux asservis sous ta loi
Ne connurent jamais d'autre maître que toi.
Tel est l'arrêt du sort, que la nature avare
Nous fait payer les biens que sa main nous prépare.

Ici son sein fécond en utiles métaux,
En divise l'acide, en impregne les eaux,
Et de la terre ouvrant les entrailles fumantes,
En fait jaillir au loin ces ondes bouillonnantes
Dont la chaleur agit sur nos sens épuisés
Et ranime par fois leurs organes usés.
Mais les champs enrichis de ces eaux salutaires
Ne présentent par-tout que d'arides bruyères,
Des arbres dépouillés par la foudre frappés,
D'infertiles vallons & des monts escarpés.
Là vous ne voyez point de ruisseau qui serpente ;
C'est un torrent fougueux dont le bruit épou-
vante.

48 MERCURE DE FRANCE.

Des sinistres oiseaux on entend les concerts,
 Et le souffre en vapeurs s'exhale dans les airs.
 Sur des rochers assis, la triste hydropisie,
 L'asthme, le rhumatisme & la paralytic
 Aux cris de la colique nuisent leurs soupirs,
 Et s'accusent entre eux de l'abus des plaisirs.
 La fièvre aux yeux hagards les observe en silence
 Du tropique brûlant maudissant l'influence.
 Là, couvert de haillons, accablé de douleurs,
 Le pauvre se présente & dévore ses pleurs.
 Souvent à ses côtés l'opulence murmure ;
 L'or ne soulage pas les tourmens qu'elle endure.
 Plus loin le repentir amène à pas tardifs,
 D'une infâme Vénus les esclaves lascifs. . .
 De ces infortunés la lamentable troupe
 S'assemble dès l'aurore, & dans la même coupe
 Puise à longs traits l'espoir d'un plus doux ave-
 nir.

Mais la mort nous attend où le mal doit finir.
 Cruelle vérité ! mon ame en est émue. . .
 Sur ces objets hideux pourquoi fixer ma vue ?
 De la jeunesse encor, les brillantes erreurs
 Sur mes pas incertains peuvent semer des fleurs :
 Et puisqu'à l'Acheron je dérobe sa proie,
 Que la douce gaîté sur mes sens se déploie !

O toi, dont l'amitié propice à mes desirs
 Fixa dans ta maison mes goûts & mes plaisirs,
 Lorsque

Lorsque nouveau colon d'une terre étrangère,
 Tu m'adoptas pour fils & te montras ma mère,
 Souffre qu'en ces déserts mon cœur reconnois-
 sant

Parle de tes bienfaits, & poigne ce qu'il sent !
 C'est à toi que je dois une épouse adorée
 Sur son penchant secret par ton choix rassurée.

Oui, ton estime osa répondre de mes mœurs,
 Imposer à l'envie & braver les censeurs.
 Depuis ce tems vois-tu ton amitié trahie ?
 Et l'époux fortuné de ta fille chérie,
 S'il n'eût languï long-tems sur un lit de douleurs
 Se reprocheroit-il d'avoir causé les pleurs ?
 O moitié de mon être ! en cet instant terrible
 Qu'à tes soins prodigués mon ame fut sensible !
 Ils survivent encor à mes périls passés,
 Sur tes traits délicats l'amour les a tracés.
 De mes maux partageant la douloureuse emprein-
 te,

La pâleur de mon front sur le tien s'étoit peinte :
 Et le sommeil déjà m'accordoit ses pavots
 Qu'à peine tu goûtois un instant de repos.
 Toi-même dormois-tu dans ces tems de tristesse,
 Tendre mère ? tes bras, appuis de ma foiblesse,
 D'une main mercenaire éloignoient les secours,
 L'amour seul avoit droit de veiller sur mes jours.
 Qu'il est doux d'être aimé, de le voir, de l'enten-
 dre

C

50 MERCURE DE FRANCE.

Et d'éprouver soi-même un sentiment si tendre !
Heureux qui , comme moi , par les siens entouré
Rencontre à chaque pas un objet adoré !
Sa maison à ses yeux est un lieu de délices ;
L'enjoûment , la franchise y tiennent leurs com-
ces.

Survient-il un ami ? c'est un trésor de plus :
Les ennuyeux , les sots sont les seuls superflus.

Convenons cependant que dans cette contrée
Les *Maringouins* (1) par fois allongent la soirée,
Que par un air pesant on se sent endormi
Et qu'on bâille à côté de son meilleur ami ;
Ce n'est pas tout. On fait que le plus doux mé-
nage

Pour les seuls romanciers est un jour sans nuage.
L'homme est né pour connoître & les biens & les
maux ;

Ce mélange assortit ses vertus , ses défauts.
Ainsi , dans les plaisirs passons-nous la journée ;
Demain nous sentirons le joug de l'hyménée.
D'un incident fâcheux la contrariété ,
Un instant de langueur ou de vivacité
De la plus douce paix vont troubler l'harmonie:

(1) *Maringouins* : insectes ailés & piquans , connus en France sous le nom de cousins. Il y en a beaucoup à St Domingue dans les lieux voisins de la mer.

Par un souffle léger cette glace est ternie.
 Je caresse ma fille , & je songe à sa dot ;
 Soudain les yeux au Ciel , je rêve & ne dit mot !

En m'observant ainsi , tu vois souvent , ma
 mère ,

Les inégalités de l'époux & du père.
 Sévère quelquefois pour tes petits-enfans ,
 Je combats sans pitié leurs caprices naissans
 Quand ta bonté facile à leur humeur se plie ,
 Et de leurs volontés nourrit la fantaisie :
 Ou du docte Poitier (1) allongeant les leçons ,
 Je gronde , & qui pis est , retranche les bonbons.
 Oui. Mais faut-il aussi que monumeur cha-
 grine

Gourmande les valets , censure la cuisine ? . .
 Hé ! comment soutenir , sans prendre un air
 bourru ,

L'abord d'un créancier dont le terme est échu ?
 Il part : je vois entrer l'homicide C. . . (2)

(1) Poitier , maître-ès-arts , écrivain juré , inf-
 tituteur de Mlle * * * .

(2) C. . . , chirurgien. Il y a un hôpital
 sur chaque habitation pour les nègres malades ;
 un chirurgien visite cet hôpital trois fois par se-
 maine avec le propriétaire ou l'économe de l'ha-
 bitation ; il administre aux malades les remèdes
 qui leur sont nécessaires.

52 MERCURE DE FRANCE.

Suivi de fluxions, de fièvres, de rougeoles :

Dit-il que tout va bien ? à coup sûr tout va mal ;

Il faut sans différer visiter l'hôpital !

T'en sors : voilà T. . . ; (1) l'ennuyeux personnage !

Que vient-il m'annoncer ? ah ! Monsieur . . . quel orage !

Tout est perdu . . . La fleur des cafés a coulé . .

Hé bien soit. Plus, Monsieur Augustin (2) volé,

Alexandre est *marron*. . (3) Ah ! je perds patience,

Je maudis St Domingue & j'invoque la France.

(1) M. T. . . . , économe de la place-à-café de M. ***.

(2) Augustin, Alexandre, noms d'esclaves.

(3) On appelle Nègres marrons, dans les colonies les Nègres déserteurs ; il y a une police très-exacte établie pour les arrêter & les ramener chez leurs maîtres.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du second volume du mois d'Avril 1772, est la *Cloche* ; celui de la seconde est le *Pommier* ; celui de la troisième est *bon jour, bon soir*. Le mot du premier logogryphe est *Poulet* où se trouvent *poulet* (billet tendre) *poule, loupe, loupe* (lunette) *loup, pou, pet* ; celui du second est *Poulie*, où l'on trouve *lie, plie, pou, ou, poule* ; celui du troisième est *Brochet*, où sont *broc, broche, roche, Roch*.

É N I G M E.

Jx puis dire, sans vanité,
 Que je suis pour beaucoup de monde
 De la plus grande utilité.
 Mais, lecteur, à la vérité,
 Mon fidèle écuyer très-souvent me seconde,
 Quand il a de la force & de la fermeté.
 Haut sans orgueil, ou léger sans caprice,
 Ou hardi sans témérité ;
 Ce qui, presque toujours, chez l'homme annonce
 un vice,
 Fait mon mérite & ma beauté.

C iij

94 MERCURE DE FRANCE.

Très éclairé d'ailleurs (car cette qualité
 Pour l'ordinaire est mon partage)
 Je jouis du rare avantage
 D'allier le brillant à la solidité.
 Si quelquefois dans le modeste asyle
 Où se cache la pauvreté,
 Je paroiss rude & difficile,
 Ce n'est point par mépris ni par méchanceté.
 Ou si d'épais voisins m'entourant de leur ombre,
 Chez des gens remplis de gaieté
 L'on me voit ténébreux & sombre;
 Ce n'est point par esprit de contrariété;
 Je cède, hélas! à la nécessité.
 D'un éloge si magnifique
 Voici le dernier trait qui vous fera citer;
 Je ne suis pas moins beau, pour être fort anti-
 que.
 Souvent j'unis encor, malgré ma vétusté,
 Noblesse, grâce & propriété.

Par M. Gelhay.

A U T R E.

J^e consiste en deux corps de pareille matière,
 Durs, blancs, polis, dont la forme diffère,
 Le premier étant mince & long,

Tandis que l'autre est gros & rond.
 Malgré ce contraste bisarre,
 Je cesse d'être, alors qu'on les sépare.
 Le premier est encor remarquable en un point,
 Ses deux extrémités ne se ressemblent point;
 L'une est évasée, aplatie,
 Et l'autre en pointe est arrondie.
 Je ne peux rien sans un moteur;
 Et le seul mérite que j'aie
 Est de pouvoir mettre en valeur
 L'adresse à bien viser de celui qui m'essaie.

Par le même.

A U T R E.

Pour ton esprit, lecteur, ce n'est qu'un jeu
 De deviner l'outil, garni d'un manche,
 Qui dans nul cas ne brûle ni ne tranche,
 Et cependant ne ressemble pas peu
 Par la matière, à plus d'une arme blanche,
 Par autre chose, à certaine arme à feu.

Par le même.

LOGOGYPHE.

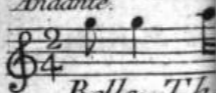
HUIT lettres composent mon nom:
 Oncques ne fut un plus bruyant ménage ;
 Le jour, la nuit je fais tapage ,
 C'est un vacarme de démon ;
 Aussi chacun souffre, dit on ,
 Et fuit de mon voisinage.
 Ami lecteur, à cette image
 Tu n'apperçois que mon extérieur ;
 Car, renversant chez moi, pieds, mains, bras,
 tête & cœur,
 L'on trouve réuni sous un même assemblage,
 Du bien l'ennemi déclaré ;
 Ce fil dur, léger, qui du verre
 Contre le bois, contre la pierre,
 Assure la fragilité ;
 Des beautés du Persan l'ennuyeuse prison ;
 La voiture de Phaëton ;
 Et la femme & le fils d'un fameux patriarche.
 Est-ce tout? non. Dans mes replis je cache
 Le fatal instrument de l'amour suborneur,
 Ce poids qui, des métaux, fait fixer la valeur.
 Ce lieu bannal où Jeanneton
 Vient exposer en étalage
 Et la citrouille & le melon,
 Et la laitue & le fromage,
 la volaille & le laitage

Del. Sig.

Andante.

May.

1772.



Belle Th



A nos vœux tous e



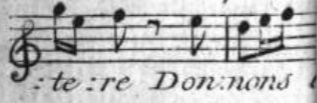
nos desirs A



:pi:re Cedons a n'



:tons mil:le plai:.



:te:re Don:nons e'



A nos plus tendres v'



vœux Qu amour qu'

1
1
1
1
1

Et la merluche & le faumon.

Je pourrois découvrir plus d'un autre avantage ;

Si tout lecteur étoit un Cicéron ;

Mais c'est assez l'ennuyer sur ce ton ,

Je n'en dirai pas davantage.

Par M. Canelon,

A U T R E.

Je suis ce qui n'est pas encore ,

Et ne suis plus quand on me voit.

Bientôt à la prochaine aurore ,

Quoique je meure , on m'aperçoit

Toujours à l'instant de renaître.

Lecteur , veux-tu mieux me connoître ?

Deux premiers de six pieds ont fixé le hasard :

Le reste est de toi-même une utile partie ,

Qui souvent garantit ta vie ,

Quand elle te sert avec art.

Je crois assez me faire entendre.

Quoi ! tu ne me tiens pas ? dans ton lit ya m'attendre :

Adieu : bon soir , car il est tard.

Par M. de la Vente , peintre , de Vire.

A U T R E.

Sous trois noms différens, ma figure est la même,
 Sous l'un, de l'émin: je fais l'heureux emblème,
 Sous l'autre, un orateur sans moi seroit bien sot,
 Et sans chef le dernier n'a qu'un rien pour son iot.

*Par un Invalide de la garnison
 du château de Dax.*

A U T R E.

Veux-tu que je dise mon nom?
 Si tu dis oui, je dirai non.
 Es-tu content! pas trop. Eh bien! sans tant paroître
 Bientôt je me ferai connoître.
 Prends deux lettres dans l'alphabet,
 Fais-en un mot de trois, voilà tout mon secret.
 Veux-tu me retourner? belle métamorphose!
 C'est toujours moi. Coupe mon chef, un mot,
 Un petit mot te reste & qui ait mainte chose;
 Mais très-souvent, ce dit-on, c'est un sot.

Par M. Refus.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Phedon, ou entretiens sur la spiritualité & l'immortalité de l'ame. Par M. Moſès Mendels-Sohn, Juif à Berlin, traduit de l'Allemand, par M. Junker, de l'Académie des Belles-Lettres de Goettingen, vol. in-8°. avec une gravure. Prix 3 liv. 12 ſ. broché. A Paris chez Saillant, libraire, rue St Jean de Beauvais, & à Bayeux chez Lepelley, libraire.

Cum in manu jam mortiferum illud teneret poculum, ita locutus est, ut non ad mortem trudi, verum in cælum videretur ascendere.

CIC. Tusc. quæst. lib. 1.

M. Moſès pour répandre plus d'intérêt dans ces entretiens introduit, à l'exemple de Platon, Socrate sur la scène, & ce sage entouré de ses disciples les instruit des raisons qui ne nous permettent point de douter de l'immortalité de l'ame. M. Moſès avoue néanmoins qu'il a mis dans la bouche de Socrate des raisons qui, selon l'état dans lequel étoit alors la Phi-

C vj

lophilosophie, ne pouvoient pas être connues. Il a même nommé les Philosophes modernes dont il les a empruntées en grande partie: son intention n'étoit donc pas de rien ôter aux modernes de leur mérite touchant la doctrine de l'immortalité de l'ame, & d'en faire honneur aux anciens. En général son Socrate n'est pas celui de l'Histoire. Celui-ci vivoit dans Athènes au milieu d'une nation qui ne s'étoit appliquée à la vraie Philosophie que depuis peu de tems. Ni la langue, ni l'esprit n'étoient encore formés à la Philosophie. Socrate étoit disciple de Philosophes qui étoient rarement rentrés en eux-mêmes pour y méditer sur l'essence & les propriétés de l'ame humaine. La doctrine de la spiritualité & de l'immortalité devoit donc alors être encore couverte d'une épaisse obscurité. On voyoit briller dans le lointain quelques vérités, sans connoître le chemin qui y mène, ni la chaîne qui les lie. Socrate ne pouvoit que diriger fixement ses regards sur ces vérités isolées, & s'en servir comme de guides dans la conduite de la vie. L'évidence des idées philosophiques & leur liaison sont l'effet du tems & des efforts continués d'un certain nombre de penseurs qui considèrent la

vérité sous différens points de vue, & qui par-là parviennent à la faire connoître sous toutes les faces.,

Les sublimes & consolantes vérités répandues dans ces entretiens sont bien capables d'inspirer à l'homme le sentiment du beau moral, & de le dérober en quelque sorte à la foule des objets qui l'environnent, pour ne lui laisser envisager que les desseins du souverain Créateur sur lui. L'auteur après avoir dans son troisième & dernier entretien considéré la vie humaine comme un premier instant de notre durée, nous fait voir que cet instant même nous a été donné comme un premier pas pour arriver à la perfection pour laquelle la Divinité nous a destinée. « Depuis l'homme le plus ignorant, dit M. Mofès, jusqu'au plus parfait des esprits créés, tous ont une destination digne de la sagesse divine, & toujours proportionnée aux forces & aux facultés qu'ils ont de travailler à leur perfection & à celle des autres. Ce chemin leur est tracé, & la volonté la plus perverse est, en quelque manière, forcée de le parcourir. Tous les êtres pensans ne peuvent se dispenser d'exercer leurs facultés intellectuelles, »

62 MERCURE DE FRANCE.

» de les développer de plus en plus, &
 » par conséquent de rendre avec diffé-
 » rent succès à la perfection. Mais arri-
 » vent-ils enfin à ce terme si désiré ? On
 » peut dire qu'ils n'y arrivent jamais si
 » parfaitement qu'ils ne puissent toujours
 » faire des progrès ultérieurs. Il est im-
 » possible que des substances créées at-
 » teignent à une perfection infinie. A
 » mesure qu'elles montent, elles apper-
 » çoivent des lointains qui aiguillon-
 » nent leurs pas. Le terme de cet effort
 » consiste, comme l'essence du tems,
 » dans la progression. Par de continuel-
 » efforts pour ressembler à la Divinité,
 » on s'approche insensiblement de ses
 » perfections, & c'est dans cette approxi-
 » mation que consiste la félicité des es-
 » prits ; mais le chemin qui y conduit
 » est infini, & les êtres créés ne peuvent
 » jamais en atteindre le terme, & c'est
 » la raison pourquoi nos efforts dans la
 » vie ne connoissent point de bornes.
 » Chacun de nos desirs se perd en quel-
 » que manière dans l'infini. Notre envie
 » de savoir est illimitée ; notre ambition
 » est insatiable ; même la basse avarice
 » nous inquiète & nous tourmente sans
 » pouvoir être jamais satisfaite ; le senti-

» ment du beau s'étend à l'infini ; le su-
 » blime nous ravit & nous attire par son
 » immense élévation ; la volupté nous
 » dégoûte dès qu'elle touche aux limites
 » de la satiété. Par-tout où nous voyons
 » des bornes qu'il n'est pas possible de
 » franchir , notre imagination se sent
 » comme enchaînée , & les cieux même
 » semblent resserrer notre existence dans
 » des espaces trop étroits. Voilà pour-
 » quoi nous aimons tant à laisser un libre
 » cours à notre imagination & à reculer
 » à l'infini les bornes de l'espace. Ces ef-
 » forts toujours renouvelés, & dont nous
 » plaçons le but toujours plus loin, sont
 » proportionnés à l'essence, aux proprié-
 » tés & à la destination des esprits ; &
 » les merveilleux ouvrages de l'infini
 » présentent des objets d'une assez vaste
 » étendue pour aiguillonner éternelle-
 » ment nos desirs. Plus nous pénétrons
 » dans leurs mystères, & plus il s'ouvre
 » à nos regards avides des perspectives
 » immenses ; plus nous approfondissons,
 » & plus nous trouvons à approfondir ;
 » plus nous jouissons & plus la source
 » de nos plaisirs devient inépuisable. »

Le sage Interlocuteur est donc bien
 fondé à conclure d'après cette tendance